

UNE ANALYSE STYLISTIQUE DE LA MISE EN SPECTACLE LINGUISTIQUE DE L'APPELLATIF « MONSIEUR » DANS *LA CROIX DU SUD* DE JOSEPH NGOUÉ.

TAKAM Omer

Université de Buea, Cameroun

omertakam@gmail.com

Résumé

La Croix du Sud porte sur le conflit racial qui oppose dans ce texte la race blanche à celle noire marginalisée et déniée. La dénégation de la valeur à l'homme de couleur constitue la quintessence de l'adversation qui met aux prises les deux races. C'est sous ce prisme qu'il faut appréhender la verbalisation de l'appellatif « Monsieur » dans cette production littéraire. S'il est indifféremment assigné aux entités des deux races, l'on note qu'il se dédouble dans sa textualisation en se faisant saisir dans son sens littéral et dans un sens figuré. Convoqué en référence à la race blanche, il garde sa valeur dénotative ; mais spectacularisé à l'adresse de l'être de couleur, il perd sa valeur dénotative pour se doter d'un sens ironique, lequel traduit le traitement indigne du Noir par le Blanc. Il regorge un sens mélioratif quand il réfère au Blanc, et presque toujours un sens péjoratif quant au Noir. Cet appellatif s'imprègne dans le conflit racial entre Noirs et Blancs et fait découvrir le traitement abject dont font l'objet les premiers de la part des seconds. C'est ce double emploi à la fois dénotatif et écart qui conduit à l'analyser sous les percepts de la stylistique, via la démarche sémasiologique.

Mots-clés : conflit racial, appellatif, sens littéral, sens figuré, stylistique.

Abstract :

The Southern Cross deals with the racial conflict which opposes in the text White race to Black race marginalized and rejected. The denial of the value to the colored man is the summary of the oppositeness which puts into conflict both races. It is in this view that one is given to seize the utterance of the word "Sir" in this literary production. If it is indifferently used to designate the entities of the two races, one notices that it shows a double sense in its textualisation by having a literal and a figurative sense. When addressed to the white race, it keeps its denotative sense, but when referring peculiarly to black race it loses its denotative sense by incorporating an ironic sense, which translates the illegal treatment of the Black by the White. It has a meliorative sense when it refers to White, and almost always a pejorative sense when referring to Black. That calling word is impregnated in the racial conflict between Blacks and Whites in the drama and takes the color of the vile treatment that Blacks undergo from Whites. It is this double employ both denotative and figurative which leads to analyze it by the stylistic approach, following the semasiology order.

Key-words: racial conflict, calling word, literal sense, figurative sense, stylistic.

La Croix du Sud de l'écrivain camerounais Joseph Ngué porte sur le conflit racial qui y oppose la race noire à celle blanche. A la lecture de ce drame, l'on remarque un emploi particulier de l'appellatif « Monsieur ». Ce qui attire surtout l'attention, c'est que cet appellatif fait l'objet d'un emploi particulier quand il est utilisé à l'adresse des Noirs, et notamment Wilfried Hotterman, le personnage principal de cette production dramaturgique. Employé à l'adresse du Blanc, il est généralement convoqué sous le prisme de la mélioration ; tandis que spectacularisé à l'endroit du Noir, il se voit généralement empreint de péjoration. Ce qui amène à comprendre que le problème que soulève ce morphème lexical est celui de la déconsidération du Noir par le Blanc, qui s'aperçoit de la manière de le traiter. Ce qui conduit à formuler les questions de recherche suivantes : sous quel angle sémique cet appellatif se trouve-t-il employé en

référence à une entité raciale précise ? Se donne-t-il à se saisir dans son sens dénoté ? En quoi son emploi se montre-t-il empreint d'une certaine particularité sémique qui outrepassse son sens dénoté ? La particularité d'emploi de ce signe linguistique alerte de l'écart paradigmatique que l'on note de son sens d'emploi envers la race noire. Un écart qui impose la convocation de l'approche stylistique, attendu que cette approche a pour objet l'étude de toute forme d'écart par rapport à la norme.

La stylistique est une approche linguistique d'étude des faits de langage dans leur inscription en contexte littéraire. C'est l'étude de la littérarité du signe linguistique en monde littéraire. Elle cherche à comprendre une œuvre, la manière dont se véhicule le message s'apercevant d'une certaine structuration du langage. Le récepteur se propose de sonder l'intentionnalité de l'auteur d'une certaine mise en spectacle du langage. C'est le cas de la mise en structure de surface de l'appellatif « monsieur » dont l'élaboration se montre particulière. Et c'est en cela que se fonde la nécessité de l'analyse stylistique, qui consiste à déconstruire et démystifier la particularité d'une certaine construction linguistique. C'est ce que l'on lit des propos de Calas et Charbonneau (2002 : 1), pour qui « l'analyse stylistique est l'examen des procédés linguistiques mis en œuvre par un écrivain, non seulement à des fins communicatives, mais encore en vue de produire un effet esthétique ». Pour ces derniers, elle cherche à interpréter le « choix des mots, des phrases et des figures, qui permettent aux auteurs de livrer leur vision du monde, de construire leurs univers et de les faire partager au lecteur » (ibidem, 1). C'est parce que la stylistique s'intéresse au choix des mots et la manière dont ils sont ordonnancés pour produire des énoncés que Larthomas (1998 : 2) affirme : « la stylistique traite des énoncés et, d'un point de vue esthétique, porte sur eux des jugements de valeur ». Les jugements de valeur constituent la matière de l'analyse stylistique. C'est pour cette raison que Cogard (2001 : 21) allègue : « l'analyse stylistique est avant tout une lecture – donc une interprétation, et une sensibilité ». C'est d'ailleurs pourquoi Laurent (2001 : 7) affirme : « la stylistique doit mettre en valeur et interpréter tout ce qui peut manifester dans le texte un choix de l'écrivain ». C'est pour cela qu'elle est « une analyse de la mise en forme textuelle en tant que productrice de sens » (Karabétian, 2000 : 192). Cela a amené Buffard-Moret (1998 : 7) à définir la stylistique comme « l'analyse et l'interprétation des faits langagiers, essentiellement dans un texte littéraire ».

L'analyse qui en sera faite s'opérera suivant la démarche sémasiologique. C'est une méthode qui consiste à analyser la mise en spectacle d'une structure linguistique en cherchant à faire ressortir son sens en contexte. Il s'agit de délivrer le signifié d'un signifiant tel qu'il est conçu dans une structure du langage. Cette quête du signifié du signifiant procède de la racine même de ce mot qui, pour Kristeva (1981 : 44), vient du grec « sēma, signe ». Ce qui veut dire qu'on est à la recherche du sens du signifiant. Raison pour laquelle Galisson (1991 : 107) souligne que le fonds de cette méthode repose sur la « prééminence du signifiant », faisant comprendre par-là qu'il s'agit d'une démarche qui consiste à analyser les signifiants linguistiques pour faire saisir leur sens en contexte. C'est en cela que Picoche (1992 : 70) la fait saisir comme consistant « à partir du Sa pour aller à la recherche du ou des Sé », c'est-à-dire on s'intéresse aux « mots pour retracer une organisation conceptuelle » (Molinié, 1986 : 25). Partant, l'objectif de ce travail est de faire connaître l'emploi, par l'auteur, du morphème lexical « monsieur » qui est usé non plus seulement pour marquer le respect et l'égard envers autrui, mais pour remplir d'autres fonctions illocutoires. Nous entendons montrer que dans le texte sa fonction n'est plus seulement dénotative, elle remplit des fonctions plurielles qui caractérisent la relation entre locuteur et interlocuteur, entre Noir et Blanc. Elle transcende sa codification socio-linguistique pour connoter le conflit socio-communautaire entre les deux races. C'est ce qui constitue son originalité, en ce sens que le texte délivre d'autres valeurs d'emploi de ce morphème appellatif. Son analyse s'articulera sur les différents sens de son expressivité dans le texte, à savoir : ses sens dénoté, connoté, taxémique, pragmatique, ironique et sylleptique.

1. Sens dénoté

L'appellatif « monsieur » apparaît dans le texte, dans certains de ses emplois, sous un sens dénoté, c'est-à-dire « son sens objectif » (Peyroutet, 1994 : 12), du fait qu'il « relie le signe et le référent » (Morel et al., 1992 : 100). Ce sens indique la valeur d'emploi même de cette forme linguistique, qui est celle d'une marque de respect envers une altérité. Ce qui revient à dire que cet appellatif dans l'œuvre se saisit sous

certaines de ses emplois comme l'expression de l'égard envers celui à qui il fait référence. C'est ce qui se lit du discours de Karmis quand il s'adresse à Axel qui le contraint à garder son poste de chauffeur de la famille Hotterman, en lui disant : « le discours que j'ai tenu à l'émissaire de Monsieur Hotterman était clair. Qui l'a compris ne peut pas me convier à renoncer à mes projets » (p. 39). L'appellatif « Monsieur » est mis en texte par le locuteur Noir pour exprimer son égard envers l'être référé, Wilfried, son patron Blanc. Cet appellatif se voit employé dans son sens dénoté, celui de l'expression des civilités, de respect et de considération envers autrui. C'est ce que fait le sujet parlant qui emploie cette forme linguistique en lui conférant son usage sociétal, qui est celui de l'expression de respect envers autrui. Karmis montre ainsi, par la mise en discours de cet être linguistique, la considération qu'il éprouve envers son ex-employeur, l'égard qu'il lui porte. Cette forme linguistique est destinée à une fonction d'usage dans la communication, celle d'être employée pour apostropher autrui avec respect et considération. Fonction à laquelle le sujet discoureux montre son instruction quant à la fonctionnalité de cet élément au sein des unités linguistiques et de son rôle dans la communication. C'est à quoi sert ce morphème qui joue un rôle socio-pragmatique de respect, d'égard et de considération envers l'altérité. Sa fonction socio-pragmatique dans la communication est son usage pour valoriser la référence discursive. C'est donc une marque de civilité et c'est la marque linguistique d'expression de civilité sociale. Karmis en l'employant montre par ce fait qu'il est bien éduqué et civilisé. Cependant, ce morphème n'est pas qu'utilisé dans son acception dénotative mais aussi connotative.

2. Sens connoté

La connotation est le sens surajouté au sens dénoté. C'est le sens suggéré au sens premier. Voilà pourquoi Buffard-Moret (1998 : 90) affirme : « au sens premier de la dénotation peut s'ajouter un sens additionnel, sa connotation ». Tout mot est susceptible de se voir arboré un sens connoté. Les mots échapperaient difficilement à un emploi connoté. C'est pour cette raison que Yaguello (1988 : 88) affirme : « les mots évoquent autre chose que le sens propre : ils sont perpétuellement soumis à des jugements de valeur ». C'est en ce sens que cet appellatif est discursivé par Karmis qui annonce à son patron Blanc sa démission de son poste de chauffeur, en lui déclarant : « J'en ai assez de vous subir ; depuis longtemps, j'attendais un moment propice qui m'eût permis de vous dire quelques vérités en face avant de jeter cette défroque. Adieu, Monsieur Wilfried ! Désormais, d'autres vous conduiront aux lieux interdits aux chiens » (p. 34). L'appellatif « Monsieur » est juxtaposé au nom propre Wilfried. Le locuteur feint de l'employer en signe d'égard à l'endroit de son employeur. Il s'inscrit dans un contexte de tension et de désamour qui le colore et le fait saisir comme l'expression du mépris du locuteur envers le destinataire. D'ailleurs, la phrase qui s'en suit : « Désormais, d'autres vous conduiront aux lieux interdits aux chiens » connote la colère qui vient saturer cet appellatif qui ne se saisit plus dans son sens dénoté mais connoté. Le sens connoté le fait appréhender en une feinte d'égard traduisant la colère railleuse du sujet parlant envers son interlocuteur. Le Noir veut manifester sa grandeur d'âme envers son patron Blanc, il veut lui faire comprendre qu'il n'est plus un esclave, un asservi, une piètre personne, mais un être digne et valeureux. Cet appellatif se teinte de ce fait d'une sorte de mépris enfoui dans une gangue de respect. Se perçoit dès lors que l'équilibre taxémique se trouve même de la sorte déstabilisé.

3. Sens taxémique

Le taxème est un élément marqueur de la relation qui existe entre les parties prenantes de l'interaction. Il est défini par Kerbrat-Orecchioni (1994 : 74) comme « tout comportement, verbal ou non verbal, susceptible de marquer une relation hiérarchique entre les interactants ». Il charrie alors l'idée de domination. C'est pour cela que son usage s'appréhende comme des « indicateurs de places » (Cosnier et Kerbrat-Orecchioni, 1987 : 321). L'emploi de cet appellatif dans cette pièce dramaturgique schématise le type de relation qu'entretiennent les protagonistes de l'interaction. Il est employé comme un signe distinctif qui sert à marquer la dissymétrie et la distance relationnelle entre actants. L'emploi de ce signe linguistique dans cet échange interdiscursif entre Axel et Wilfried décrit cet état de relation.

Suzanne : Allez ouvrir ! Serait-ce déjà Wilfried ?

Axel : Sans aucun doute. (*Il se lève et va ouvrir la porte.*) Bonsoir, Monsieur.

Wilfried : Bonsoir.

Axel : Monsieur a-t-il fait un bon voyage ?

Wilfried : Quelle question !

Axel : Que Monsieur me pardonne. J'oubliais le deuil qui a frappé Monsieur. (*Il monte à l'étage, portant la serviette de Wilfried.*) (p. 5-6)

Il ressort de cet échange triadique que seul Axel emploie le signe de respect « Monsieur » à l'endroit de Wilfried, qui est son patron et dont il est le maître d'hôtel. On s'aperçoit que tandis que Wilfried s'adresse à Axel en s'exemptant de l'appellatif, ce dernier s'en fait une obligation morale, ce qui montre leur différence de statut. Wilfried s'adresse à Axel sans souci particulier quant à l'usage d'un terme d'égard, tandis qu'Axel se trouve astreint à revêtir son langage d'un signe de respect envers son interlocuteur. L'emploi successif et concaténé de cette forme linguistique par Axel prend les allures d'une attitude de crainte et de soumission à l'endroit de son allocutaire. Il se saisit comme un taxème traduisant la place subalterne d'Axel vis-à-vis de son coénonciateur. Il indique les places qu'occupent les deux actants dans la société : Wilfried occupe une place de commande, Axel celle d'exécutant. Ceci est exemplifié par l'élément didascalique « *Il monte à l'étage, portant la serviette de Wilfried* ». Cet élément décline la dissymétrie de rapport par le rôle de servant qu'assume Axel dans cette demeure, en l'occurrence en portant la serviette de Wilfried dans la salle de bain. Le non emploi exprès par Wilfried de ce signe linguistique à l'adresse d'Axel est à lire comme une expression de pouvoir, d'autorité sur lui et la hiérarchie de valeur qui les distingue. Cet appellatif dans ce contexte est un placème qui montre la dialectique de la relation entre les deux actants et la place de chacun dans ce dialogue décrivant leurs positions statutaires antagoniques.

On ne désigne pas son supérieur hiérarchique par son nom. C'est pourquoi Axel remplace le nom de Wilfried par l'appellatif « Monsieur », montrant ainsi son impuissance à s'adresser à son allocutaire en le nommant nominativement. Une impuissance qui est symptomatique de la relation de subordination qui l'infériorise à son patron. Alors que la révélation des origines noires de Wilfried n'est encore connue que de la famille nucléaire de celui-ci, Axel non encore informé tient toujours Wilfried pour un Blanc et use cet appellatif à son endroit qui tient lieu de taxème, en ce qu'il décrit la relation dissymétrique entre les deux actants, en plaçant Wilfried en position haute et lui-même en position basse. Cet appellatif devient ainsi un attributeur de place, un placème. Chaque actant est à sa place et joue le rôle que lui assigne sa posture dans ce jeu de place. Axel, en position basse, supplée le nom de Wilfried par un appellatif qui tient lieu d'une désignation de la personne. Ce choix réside dans la conformité à sa fonction sociale de servant et de la relation employeur-employé qui structure leur co-présence physique et interactive. Bien qu'étant un signe social recommandé en de telle circonstance, cet appellatif peut cependant être aussi regardé comme un face flattering act, du moment où il sert à l'employé à marquer sa subordination et sa soumission à son employeur. On serait même tenté à lui conférer des connotations d'éloge, de dithyrambe, d'encensement de l'interlocuteur par le sujet discoureur. Si pour Jaubert (1990 : 218) « toute parole est inscrite dans un système de places », la mise en forme discursive de ce morphème décrit la place de chacun des deux personnages dans la relation : l'un donne des ordres, l'autre les exécute ; l'un commande, l'autre obéit. Il est un signe distinctif qui marque la dissymétrie de valeur entre les deux actants, et c'est de là que se dégage sa valeur pragmatique.

4. Sens pragmatique

Le vocable pragmatique, qui s'origine du « grec pragma, qui signifie « action » (Gouvard, 1998 : 4), est « l'étude du langage en acte » (Kerbrat-Orecchioni, 2001 : 1), c'est-à-dire « l'usage du langage fait par les interlocuteurs » (Perret, 2000 : 186). Molinié (1986 : 81) y voit l'étude de la « valeur de l'activité langagière ». La pragmatique cherche à comprendre un discours en déterminant son contexte de production, c'est-à-dire l'identité du locuteur, celle de l'interlocuteur, la situation dans laquelle les propos

sont tenus. Il faut entendre par situation l'espace et le temps, en clair tout ce que l'on a besoin de savoir pour parvenir à l'appréhension parfaite de l'énoncé. En pragmatique, l'acte de langage doit répondre aux exigences de la condition du discours, c'est-à-dire la congruité de l'acte avec son contexte de production. C'est alors l'étude de la validité et de la valeur de l'acte de langage que nous tenons à démontrer à ce propos, en partant de ce dialogue entre Wilfried et Axel. Le premier, prémunissant le second de la venue du notaire, lui dit : « Conduisez-le ici où nous l'attendons, Madame et moi-même » (p. 10). A cela, le second rétorque : « Il se fait tard. Monsieur aura-t-il le temps de régler toutes ces questions ? » (p. 10). Question qui sonne chez Wilfried comme quelque peu déplacé, au regard de la relation d'autorité qu'il jouit sur son vis-à-vis, qui est son employé.

Le signe de respect « Monsieur » textualisé par Axel n'assortit pas avec le sens de la question qui la structure. On ne pose pas des questions à son supérieur hiérarchique qui portent sur sa vie privée, d'autant plus que les questions d'Axel se montrent fort déplacées en ce qu'elles concernent les affaires personnelles de son patron. Cette question est illocutoirement une demande d'information sur les affaires du patron. C'est en cela que sa visée illocutoire est fort déplacée, apparaissant comme un face threatening act, du moment où elle se saisit comme une irruption dans le territoire d'autrui, prenant la configuration d'un manque de respect, lequel annihile le sens révérencieux du signe de politesse et de considération que suppose cet appellatif. C'est l'incongruité de la question d'Axel qui amène Wilfried à réagir avec aigreur : « Quelles questions ? » (p. 10), et en poursuivant : « Mêlez-vous de ce qui vous regarde. » (p. 10). Deux énoncés qui attestent de l'incongruité de la question posée par Axel. Question déplacée qui se situe en déphasage avec la relation d'autorité qui le lie à Axel. Ce qui revient à dire que pragmatiquement, au regard de la relation entre les deux protagonistes c'est Wilfried qui a le droit institutionnel de poser des questions à Axel et non l'inverse.

Cette attitude sujette à caution d'Axel se montre plus manifeste quand son patron lui enjoint : « Exécutez mes ordres, puis allez chercher Karmis. » (p. 10), et que, prétextant que Karmis ne serait pas chez lui à l'heure qu'il est, Axel se refuse d'obtempérer aux injonctions de son patron, en alléguant : « J'aurai plus de plaisir demain à contempler Karmis en livrée dans la voiture de Monsieur qu'à le surprendre cette nuit dans son taudis. En outre, à vrai dire, je ne fréquente pas les hommes de couleur » (p. 11). Les procès « exécutez » et « allez » sont illocutoirement des ordres. On ne discute pas les ordres de son patron, on ne boude pas à ses injonctions, on ne se livre pas à ses propres opinions face aux commandements de son chef, Axel en voulant se soustraire à la commission que lui assigne son patron montre qu'il peut aller à l'encontre de ses ordres, comme s'il constituait une autre instance de pouvoir opposée à celle de son patron, comme si illocutoirement on avait affaire à deux pouvoirs qui s'affrontent. L'énoncé d'Axel ne cadre pas avec son statut institutionnel de subordonné, de soumis, d'exécutant, voire de sujet. La mise en spectacle du signe de respect « Monsieur » prend de ce fait l'apparence d'une farce de révérence par laquelle le sujet parlant trompe son vis-à-vis en utilisant un terme qui n'exprime le respect que par la face du signifiant, tandis que le signifié indique l'irrévérence, qui est son sens véritable. La relation hiérarchique précédemment développée et sous-tendue par le signe révérencieux « Monsieur » se trouve mise à mal. Sur ces entrefaites, ce signe d'égard prend la configuration d'un leurre et ne regorge plus sa visée pragmatique de marque de respect, de considération, et contextuellement de crainte et de soumission, mais plutôt d'un mépris subrepticement exprimé. Un mépris auquel se juxtapose l'ironie pour se moquer de la situation inconfortable du Noir.

5. Sens ironique

L'ironie est le fait de dire le contraire de ce que l'on allègue, ce pour se moquer de la cible. C'est pourquoi Reboul (2017 : 239) la définit comme consistant « à dire le contraire de ce que l'on veut dire, non pour tromper, mais pour railler ». C'est le fait de donner à son langage une tonalité railleuse pour rendre ridicule une personne. C'est en ce sens que se voit mis en discours ce morphème de civilité sociale. Son emploi trahit un sens détourné qui dénonce un écart langagier. Il est usé par Wilfried à l'endroit d'Axel qui, se piquant de la supériorité de la race blanche à celle noire, se voit rabattre par son patron qui lui dit : « Vous oubliez que, sous d'autres cieux, Karmis aurait fait de très brillantes études. Alors que vous, Monsieur Axel... » (p. 11). Wilfried emploie cet appellatif dans un sens ironique, il se moque de la morgue

de grandeur dont fait étalage Axel vis-à-vis de Karmis, s'estimant plus grand et plus important que lui, parce que Noir. Wilfried, par l'ironie, fait entendre à son coénonciateur qu'en termes de valeur il ne vaut point Karmis dont il se moque, lequel a un niveau intellectuel bien plus élevé que le sien. Conçu autrement que figurativement cet appellatif se verrait employé de manière inappropriée eu égard au statut de l'agent discursif, Wilfried, car Axel est son employé. Au regard de leur différence de statut, il est inapproprié que le patron use de ce terme distinctif vis-à-vis de son serviteur, comme s'il lui vouait un certain signe d'égard particulier. C'est donc l'expression de cet égard particulier envers son subalterne qui apparaît inapproprié, impropre et décontextualisé. Son inappropriété résulte du fait que c'est le supérieur hiérarchique qui le mobilise envers son servant, comme si la relation se schématisait dans la diction contextuelle de cette verbalisation, alors qu'il en est le contraire. Cette inappropriété de son emploi ne se comprend qu'en rapport avec l'ironie qui en est l'intentionnalité, et qui est une sanction verbale de la discordance entre une réalité frustrante et l'attente déçue. Wilfried se gosse du niveau intellectuel d'Axel qui est très inférieur à celui de Karmis, au sujet de qui son interlocuteur s'énorgueillit d'être son supérieur hiérarchique, bien qu'étant son inférieur au regard de leur distinction académique. Par cet appellatif sarcastique, l'on comprend que quel que soit la piètre valeur d'un Blanc il est supérieur à tout Noir, qu'importe la valeur de celui-ci.

Le caractère sardonique de cet appellatif se trouve également investi dans les propos de Suzanne qui, une fois la révélation des origines noires de son mari établie et avérée, lui assigne ce terme en le nommant. Si l'ajout de cet appellatif au nom propre est toujours socialement conçu comme un signe d'égard, il n'en est pas le cas de cette occurrence où l'épouse le convoque à l'adresse de son époux. Alors que les deux conjoints sont interloqués de la mauvaise nouvelle qui fait état des origines noires de Wilfried, celui-ci se tourne vers sa femme à qui il cherche réconfort, cette dernière, pour marquer la tournure drastique de leur vie de couple, réagit aux sollicitations de son conjoint en convoquant ce signe linguistique dans son propos pour lui faire comprendre que leur relation emprunte une pente descendante, ce en le nommant au moyen de l'appellatif : « Monsieur Wilfried ! » (p. 22). La mise en forme discursive de cet appellatif est à envisager comme un signe de changement de perspective dans la relation entre les deux. Dans la feinte d'un témoignage de respect, cet appellatif est l'expression du mépris sarcastique de la locutrice à l'endroit de son époux, du fait de son sort devenu désormais risible. D'ailleurs, Aristote (2007 : 272-273) ne dit-il pas : « dans l'ironie il y a du mépris » ? Il est inapproprié qu'un (e) conjoint (e) convoque cette forme d'adresse envers son partenaire. Dans le principe, l'appellatif est assigné à un inconnu ou à une personne avec qui on entretient des relations hiérarchiques, de distance ou de respect mutuel. Il ne s'utilise pas entre des personnes entretenant des relations intime, proche, familière ou conjugale, comme c'est le cas du couple Wilfried-Suzanne. Suzanne, l'épouse, le spectacularise à l'endroit de son mari, comme si elle s'adressait à une personne qui lui est étrangère.

Et justement Wilfried lui est devenu un étranger. Leur relation conjugale vient de prendre un coup dur à la suite de la révélation des origines noires de Wilfried que sa femme conçoit comme un opprobre pour elle. Son mari lui est subitement devenu un être étrange. Et c'est pour traduire l'étrangeté de sa personne qu'elle textualise cet appellatif pour lui signifier cette mutation dégradante de sa personne qu'elle a désormais en horreur. Cet appellatif n'est plus employé en termes d'égard mais de mépris. Trope illocutoire qui connote le mépris et la moquerie de Suzanne vis-à-vis de son époux. Et c'est sous une teinte ironique qu'il délivre son sens, en ce que la locutrice s'en sert pour se moquer de la situation risible de son mari. Passer de l'important au risible, Suzanne conçoit cet écart langagier pour montrer l'étrange personnage qu'est devenu son mari et l'écart qu'il y a désormais entre elle et lui. L'ironie transforme le mal en bien pour s'en moquer. C'est ce que fait la locutrice qui emploie l'appellatif pour feindre de considérer son mari, alors qu'elle s'en rit pour de bon. L'appellatif est convoqué pour le rendre risible, infâme et vil. C'est un Wilfried réprouvé, désavoué et devenu un rebut aux yeux de sa femme qui se sert de ce morphème pour le mortifier et l'ulcérer. Ne jouissant plus d'aucun prix aux yeux de sa femme, celle-ci ne le tient plus que pour un hère dont elle doit se débarrasser.

Alors que l'origine noire de son mari entache celle de sa fille Judith, Suzanne se trouve dans l'obligation de clarifier les faits, d'ôter la malédiction de l'origine noire sur sa fille. C'est ainsi que la

situation la contraint à avouer l'inavouable, à rendre dicible l'indicible, en faisant savoir à sa fille qu'elle n'a pas pour géniteur Wilfried, mais plutôt Axel, à la grande stupéfaction de celle-ci, qui n'y accorde aucun crédit, aussi surréaliste que cela paraisse. Et c'est pour crédibiliser ses déclarations qu'elle fait savoir à sa fille les circonstances de sa conception, ainsi qu'elle lui narre : « Après notre mariage, Monsieur passait le plus clair de son temps à ses affaires. Il voyageait beaucoup. Et quand il n'était pas sur les routes, il fouillait la terre ou scrutait le ciel. Axel s'occupait de mes problèmes. Il connaît tous les ragots qu'une femme de ma classe ne se permet pas d'ignorer dans un salon. Une force souterraine me poussait dans ses bras. J'ai lutté. Mais, abandonnée à moi-même au moment où je devenais une femme, j'ai cédé, j'ai aimé ; je n'y pouvais rien, j'ai aimé, j'ai cédé ». (p. 41).

Pour traduire son ire envers son mari qui montre peu d'intérêt quant à assumer ses responsabilités conjugales, Suzanne ne trouve pas meilleur moyen de l'exprimer que par la mise en spectacle de l'appellatif « Monsieur », qui est l'expression de sa colère et du désaveu d'un mari peu soucieux des besoins sexuels de son épouse. C'est cette insouciance à la lisière même du je-m'en-foutisme qui offusque l'épouse qui trouve en cet appellatif un exutoire pour se déchaîner de son délaissement sentimental et sexuel par son époux. La mise en surface discursive de ce signe d'égard est au contraire la traduction de sa déconsidération et de son mépris envers son mari, qui ne lui inspire plus aucun respect. L'emploi détourné de ce signe s'appréhende plutôt comme un signe de manque de respect et d'amour envers l'être référé, Wilfried. Par cet appellatif sarcastique, la locutrice montre que son mari n'a plus d'importance à ses yeux, qu'il lui est devenu insignifiant et sans intérêt. C'est bien parce qu'il ne représente plus rien pour elle qu'elle s'est fait concevoir sa fille par Axel. L'ironie est une mise à l'écart affective, et Suzanne la verbalise pour montrer qu'elle n'a plus d'affection pour son mari, qu'elle l'a affectivement écarté de sa vie. Raison pour laquelle Axel est son véritable mari et, par voie de conséquence, le vrai père de sa fille. Et c'est là que cet appellatif a un emploi proprement sarcastique, persiflant et ridiculisant. Suzanne le convoque pour tourner en dérision son mari, pour se gossier du comportement saugrenu d'un homme qui, prenant des airs de grand érudit, l'a délaissée au profit des recherches scientifiques qui sont devenues la raison de son existence. Un comportement qu'elle juge inepte et qui a détruit leur intelligence et déconsolidé l'unité de leur couple. Cet appellatif s'inscrit dans ce contexte pour délivrer l'image d'un mari qui n'est plus tenu par l'épouse pour tel, mais qui lui est devenu un être quelconque. Le fait qu'elle fait abstraction de son nom propre est une stratégie discursive qui signifie qu'elle coule le référent dans l'anonymat, démontrant ainsi qu'elle parle d'un inconnu. Cet appellatif marque la dissolution de l'intelligence entre les deux conjoints. Son emploi ironique marque la déconfiture de cette relation qui n'en est plus une et ôte le statut de mari à Wilfried qui devient aux yeux de sa femme un quidam. Ce qui est aussi tout à fait singulier dans la discursivité de ce signe, c'est qu'il se fait également lire sous une double acception, signant de ce fait son emploi sylleptique.

6. Sens sylleptique

La syllepse est une figure tropique qui fait saisir une réalité sous un sens propre et figuré. C'est pourquoi Fromilhague (1995 : 47) la définit comme l'« emploi d'un terme unique en un double sens ». Elle conteste l'appréhension d'un phénomène en voulant le démystifier sous un seul angle. Elle convie à l'interprétation d'un fait en le saisissant sous sa forme concrète, puis abstraite. Le sens abstrait étant le sens caché que la figure se propose de dévoiler. C'est bien ce qui se passe avec le messenger quand il emploie l'appellatif « Monsieur » en référence à Wilfried. Tombant des nues d'entendre Wilfried condamner le système raciste dont il était partisan et profitait de ses fruits, le messenger en est estomaqué, et c'est par le biais de l'appellatif qu'il signe toute l'étrangeté de sa stupéfaction. C'est fort de cela qu'il réagit aux propos de celui-ci en répondant : « Un vrai miracle ! Tout d'un coup, Monsieur se rend compte de l'horreur d'un système dont il s'est grassement nourri. Serait-ce du dépit ? » (p. 66). C'est par un appellatif exempté du nom propre que le messenger désigne son interlocuteur dont il connaît bien le nom. L'emploi de l'appellatif uniquement relève d'un choix du sujet discuteur. Nous précisons que cet être linguistique est discursif pour marquer une certaine distance relationnelle entre les protagonistes de l'interaction, et pour relever qu'ils ne se connaissent que peu ou même pas. Or Wilfried et le messenger ne se connaissent point, leur coprésence interactive ne se justifie que de l'énonciation de la sentence que le second vient signifier au premier, comme décision de la communauté blanche qui le tient pour un traître, pour s'être fait passer, sans le savoir, pour un Blanc alors qu'il est Noir, et pour cela a eu accès aux privilèges spéciaux réservés

aux Blancs seuls. Voilà la raison de la condamnation à mort de Wilfried que vient lui signifier le messenger. Sous le coup de cette condamnation pour avoir bénéficié des traitements de faveur dont jouissent les Blancs seuls de la politique raciste, Wilfried se maudit d'avoir été avocat d'une telle politique négrophobe. Et c'est là que transparaît la syllepse oratoire.

La syllepse montre un Wilfried qui présente deux visages : Blanc, il jouissait du système raciste et en était heureux. Devenu Noir, il le trouve mauvais et c'est avec verve et sans réserve qu'il le condamne en se donnant des airs de moraliste. C'est ainsi qu'il l'anathématise en énonçant : « Comment ai-je pu si longtemps être des vôtres, partager et défendre des idées que rien ne fonde, excepté l'intérêt et la volonté de puissance ? » (p. 66). Sur ces entrefaites, la réaction du messenger par l'emploi de l'appellatif s'avère moqueur, il est sylleptique en ce sens qu'il fait voir un Wilfried véreux, spécieux, se contredisant dans ses propos au rebours de ses actes. La syllepse ouvre le pan sur la duplicité de sa personne, elle donne à le connaître anté et posté : le Wilfried d'avant la révélation de ses origines noires et le Wilfried après ladite révélation. Quand il était Blanc, comme il le reconnaît lui-même dans son discours, il était défenseur de la politique raciste et la justifiait. Une fois ses origines noires ébruitées, il devient pourfendeur de la même politique. A cet égard, il n'est ni cohérent, ni logique, ni objectif ni sérieux. C'est ce manque de sérieux qui implique la syllepse, qui fait voir deux Wilfried que le messenger distingue dans l'emploi de l'appellatif. Pour le messenger, le vrai Wilfried est celui d'avant la révélation de ses origines noires, le Wilfried avocat de la politique raciste. Le Wilfried pourfendeur de la politique raciste est un masque, un mystificateur, un fourbe. D'ailleurs, la spectacularisation de la locution adverbiale « tout d'un coup » par le messenger indique un changement subite et à l'improviste qui témoigne d'un manque de sincérité, parce que ne reposant pas sur la raison, mais l'émotion : la colère et la frustration de ce qu'il sera bientôt exécuté par les Blancs. Donc, le Wilfried pourfendeur de la politique raciste est un faux visage, un visage spécieux, dissimulant une fausse personne, un faux Wilfried, les facéties d'un homme ivre de rancœur qui se venge de ses ennemis qui ont inexorablement résolu de l'exécuter, et c'est parce qu'impuissant devant son sort irréversible qu'il se mue en contempteur du système raciste qu'il a pourtant fort défendu par le passé. La syllepse vient démasquer la duplicité de cet homme, en même temps qu'elle démystifie l'opacité de son discours.

En démasquant la duplicité de ce personnage, la syllepse se double d'ironie. L'ironie est une offense à la dignité d'autrui, à son amour-propre. Le messenger teinte cet appellatif de relent persiflant pour abaisser Wilfried et l'amener à se sentir vil et indigne. Cette tonalité ironique montre la condescendance que jouit le locuteur Blanc envers son interlocuteur Noir. Le Noir se voit désigné par un appellatif qui ne fonctionne plus en structure profonde comme une marque de considération, mais comme une banalisation de sa personne. Cet appellatif montre un traitement abject du Noir qui voit sa dignité et son amour-propre bafoués par le locuteur Blanc. Sous les dehors de la valorisation, il se saisit comme un trope illocutoire où se lit une humiliation du référent traité comme un être sans valeur. Ce terme schématise le contexte social de la relation entre Noir et Blanc et emblématise la déconsidération sociale du premier par le second. L'ironie n'a de sens que l'expression du mépris, de la déconsidération et de l'avalissement de la cible du discours. Cette stratégie discursive rime avec le contexte social de l'œuvre drapé sur le déni du Noir par le Blanc. Sa convocation s'ajuste à la relation de condescendance, de complexe de supériorité du Blanc envers l'être de couleur. La banalisation du référent qui en est la visée ironique se ramène à la réification sociale du Noir par le Blanc. Cette banalisation du Noir décrit la relation taxémique qui met en rapport les deux races, caractérisée par la supériorité de la race blanche sur celle noire. C'est en cela que cette ironie fonctionne comme un placème, en ce que le locuteur Blanc la textualise pour marquer la prééminence du Blanc sur le Noir.

De ce qui précède, l'on retient que quand il réfère au Noir l'appellatif est structuré en surface textuelle pour le narguer, pour lui signifier sa dévaleur. Dans ce conflit racial, il fonctionne comme un placème en traduisant l'infériorité du Noir au Blanc qui ne le tient pas pour un être digne. Quand le Blanc le convoque à l'endroit de son frère de race, il garde sa fonctionnalité dénotative et traduit l'égard du constituant ontologique envers sa communauté raciale ; mais quand mis en discours par un Blanc à l'adresse du Noir, il se teinte d'ironie et prend la forme d'un écart qui traduit l'écartement de l'homme de

couleur du commun des êtres qui méritent l'égard. En tout état de cause, cet appellatif est convoqué par les constituants des deux races pour exprimer l'égard, et à cet effet son sens est celui codifié et sa fonctionnalité répond à la hiérarchisation des relations qui régissent l'ordre hiérarchique qui subordonne l'inférieur au supérieur. Cependant, dans bien de ses emplois il s'appréhende comme un écart paradigmatique, et sous ce prisme il ne départ de sa signification littérale. Son emploi-écart ne traduit plus l'égard dans l'intentionnalité de son élaborateur, son objectivité s'estompe et s'engloutit dans la subjectivité du sujet parlant qui remotive sa signification en contexte. Et c'est là qu'advient une autre facette de sa fonctionnalité qui se lit de la reconfiguration relationnelle qu'induit le sens de son emploi par le sujet discoureur.

Au terme de ce travail, l'on s'avise que l'appellatif arbore dans le texte un sens dénoté et un sens figuré. Pour ce qui est du premier, il est signe de manifestation de respect, d'estime envers l'entité référée. L'on a relevé dans sa fonctionnalité dénotative qu'il fonctionne comme un taxème, en ce sens qu'il place le locuteur en position haute et l'interlocuteur en position basse. Il schématise la place qu'occupent les interactants dans l'échange. Quant à sa spectacularisation figurative, il s'est vu employé ironiquement pour abaisser et ridiculiser la cible. L'on s'est rendu compte que son emploi ironique est formulé à l'adresse de l'homme de couleur pour montrer la vanité de son être et consacrer la prééminente valeur du Blanc sur sa personne. On a pu ainsi voir comment l'appellatif fait corps avec le contexte social de l'œuvre où il décrit l'antagonisme Noir-Blanc en dépeignant la déconsidération sociale du premier par le second. Joseph Ngoué s'en est servi pour montrer comment la haine du Noir peut aller jusqu'à prendre sens dans l'emploi de l'appellatif. Si l'appellatif est un terme de respect, sa mise en forme discursive dans le texte se détourne de la valeur de respect en rapport avec la personne du Noir pour fonctionner comme une marque de mépris, de déconsidération et de banalisation de sa personne. Le dramaturge l'a convoqué pour montrer le paroxysme de la haine du Noir par le Blanc qui use d'un terme qui, caractéristiquement destiné à marquer le respect, du fait du racisme, se dérobe de cette fonctionnalité pour se doter d'une fonctionnalité adversative destinée à dénigrer l'être de couleur. Ce qui veut dire que le poète met en spectacle linguistique ce signe linguistique pour montrer que pour le Blanc le Noir ne mérite pas qu'on lui assigne cet appellatif, il n'est en pas digne. Cet appellatif conteste la dignité du Noir et son emploi sarcastique à son endroit consiste à montrer qu'il ne mérite pas la considération. C'est en cela que réside la spécificité de sa mise en structure verbale dans cette œuvre de l'écrivain camerounais, qui a tenu à montrer que pour le Blanc le Noir ne mérite pas le respect. Cet appellatif ne regorge son sens dénotatif que quand il est assigné à un Blanc, quand à un Noir il se détourne de son signifié littéral pour arborer un sens ironique, en contestation de la valeur et de la dignité au Noir.

Références bibliographiques

- ARISTOTE, 2007, *Rhétorique*, Paris, Flammarion.
- BUFFART-MORET, Brigitte, 1998, *Introduction à la stylistique*, Paris, Dunod.
- CALAS, Frédéric, et CHARBONNEAU, Dominique-Rita, 2002, *Méthode du commentaire stylistique*, Nathan/VUEF.
- COGARD, Karl, 2001, *Introduction à la stylistique*, Paris, Flammarion.
- COSNIER, Jacques, et KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, 1987, *Décrire la conversation*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- FROMILHAGUE, Catherine, 1995, *Les figures de style*, Paris, Éditions Nathan.
- GALISSON, Robert, 1991, *De la langue à la culture par les mots*, Paris, CLÉ.
- GOUVARD, Jean-Michel, 1998, *La pragmatique. Outils pour l'analyse littéraire*, Paris, Armand Colin.
- JAUBERT, Anna, 1990, *La lecture pragmatique*, Paris, Hachette.
- KARABETIAN, Etienne, 2000, *Histoire des stylistiques*, Paris, Armand Colin/HER.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, 2001, *Les actes de langage dans le discours*, Paris, Nathan.

- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, 1994, *Les interactions verbales*, tome 3, Paris, Armand Colin.
- KRISTEVA, Julia, 1981, *Le langage, cet inconnu. Une initiation à la linguistique*, Paris, Éditions du Seuil.
- LARTHOMAS, Pierre, 1998, *Notions de stylistique générale*, Paris, P.U.F.
- LAURENT, Nicolas, 2001, *Initiation à la stylistique*, Paris, Hachette Livre.
- MOLINIÉ, Georges, 1986, *Éléments de stylistique française*, Paris, P.U.F.
- MOREL, Mary-Annick, PETIOT, Geneviève, ELUARD, Roland, 1992, *La stylistique aux concours*, Paris, Edition Champion.
- PERRET, Michèle, 2000, *Analyse linguistique de la narration*, Paris, SEDES/HER.
- PEYROUTET, Claude, 1994, *Style et rhétorique*, Paris, Éditions Nathan.
- PICOCHÉ, Jacqueline, 1992, *Précis de lexicologie française*, Paris, Nathan.
- REBOUL, Olivier, 2017, *Introduction à la rhétorique*, Paris, P.U.F.
- YAGUELLO, Marina, 1988, *catalogue des idées reçues sur la langue*, Paris, Seuil.

Corpus

- NGOUÉ, Joseph, 1997, *La Croix du Sud*, Paris, Les classiques africains.